

EMMANUEL LAGARRIGUE



**NOUS NE SOMMES PAS PRÉPARÉS,
VOILÀ LA GRANDE FAUTE,
NOUS NE SOMMES PAS PRÉPARÉS
AU TREMBLEMENT DES CHOSES**

EXPOSITION DU 6 DÉCEMBRE AU 11 JANVIER 2015

[Je comprends que c'est ça le 21^{ème} siècle, une sédimentation de fictions et la prison que nous construisons pierre après pierre dans l'espoir de nous libérer du vertige, pour retrouver un sol, une terre où habiter. Mais le vertige est infini, l'inquiétude, comprenez le déplacement, le doublement, le flux des choses que l'on croyait à jamais scellées, toute la structure ancienne de l'être se met à bouger et nous voudrions que cela se passe sans cris. / Et partout le grand chambardement, le brouillage des origines, la disparition du vrai, la sédimentation fictionnelle de nos yeux. Nous ne sommes pas préparés, voilà la grande faute, nous ne sommes pas préparés au tremblement des choses.]

Camille de Toledo, L'Inquiétude d'être au monde

**LE
QUARTIER
D'ART** **CENTRE IER
CONTEMPORAIN
DE QUIMPER**

10, ESPLANADE FRANÇOIS MITTERRAND
29000 QUIMPER
T : +33 (0)2 98 55 55 77
WWW.LE-QUARTIER.NET

Depuis une dizaine d'années, Emmanuel Lagarrigue développe son travail autour des thèmes centraux que sont le langage, la mémoire, l'expérience et la perception. Longtemps construit sur l'utilisation du son, il s'épanouit désormais dans de nombreux autres domaines : la sculpture, la vidéo, la danse, la performance...

Ses œuvres interrogent en particulier les processus de construction individuelle. L'exploration du langage y constitue le marqueur principal. À travers son utilisation écrite, orale, et plus encore par l'impact physique que ses sculptures récentes lui confèrent, Emmanuel Lagarrigue crée un univers hypertextuel où les processus de transformation, de traduction et de transcodage renvoient à la construction diffractée de l'identité telle qu'elle est vécue à l'époque contemporaine.

Dans l'espace du Project Room au Quartier, Emmanuel Lagarrigue présente une installation basée sur un extrait de *L'Inquiétude d'être au monde* de Camille de Toledo. Le titre de l'œuvre *Nous ne sommes pas préparés, voilà la grande faute, nous ne sommes pas préparés au tremblement des choses* est traduit en braille et « composé » en un fondu-enchaîné permanent par les 24 spots qui forment 4 caractères de la matrice de braille. Invité à circuler dans l'installation, le spectateur expérimente physiquement cette sensation d'instabilité et de tremblement dont parle le texte. Diffusé depuis les quatre angles du Project Room, il est lu avec des effets de décalage, de superposition, renforçant la sensation de désorientation.

Emmanuel Lagarrigue est né à Strasbourg en 1972. Ses travaux sont exposés régulièrement en France et à l'étranger (Brésil, Corée, Canada, etc) et font partie de nombreuses collections privées et publiques (Centre Georges Pompidou, musée des Abattoirs, FNAC, etc). L'artiste est représenté par la galerie Sultana à Paris.



Photo Emmanuel Lagarrigue

ENTRETIEN AVEC ANNA OLSZEWSKA, RESPONSABLE DE L'ACTION CULTURELLE DU QUARTIER

Anna Olszewska : Le départ de ton installation présentée dans le Project Room au Quartier est le texte de Camille de Toledo ; une réflexion sur la génération née dans les années soixante-dix dont la réalité s'est construite sur le devoir de mémoire, entre la chute du mur de Berlin et les effets de la mondialisation accélérée. La réalité conçue à partir de « flux de choses » et de la « sédimentation des fictions », celle d'une « vie entre les langues dans l'inquiétude informe de toute chose ». Qu'est-ce qui t'as interpellé dans ce texte ?

Emmanuel Lagarrigue : Ce texte, comme tout le travail de Camille de Toledo, formule pour moi une inquiétude propre à cette génération, ma génération, qui a enjambé le siècle et connu des transformations radicales. Ces transformations ont été politiques tout autant que sociales et techniques, et elles ont profondément modifié notre rapport au monde. Son travail documente cette prise de distance du monde par rapport à nos moyens de le comprendre, il cherche à dire ce qui nous reste de prise sur lui et ce que cette prise peut encore vouloir dire. Cette réflexion me nourrit car elle est aussi la mienne, et que j'ai besoin d'auteurs « compagnons » pour la poursuivre.

A.O : Les différents codes de langage dans tes œuvres (morse, braille, signaux lumineux, enregistrements sonores...) glissent, s'intercalent, se complètent ou se heurtent jouant avec la perception du visiteur. Quel est l'objet de ces opérations ?

E.L : Là encore la proximité avec Camille de Toledo refait surface : la question de la langue est absolument centrale. La question de la langue et des langues, la question de la traduction, de la transcription et de l'encodage. Puisqu'il est admis que la traduction est une trahison, pourquoi ne pas chercher à utiliser une langue pour autre chose qu'elle-même ? Faire du morse un système de gravure sur bois, ou du braille un dispositif lumineux ? Peut-être est-ce en emmenant une langue hors de ses bases que nous pourrions lui faire dire plus que ce qu'elle est censée pouvoir dire ?

A.O : Les projecteurs de théâtre liés à la scénographie, à la mise en lumière participent habituellement à créer le cadre d'un récit. Comment es-tu venu à leur emploi dans tes installations ? Quelles qualités plastiques de ces matériaux utilitaires t'intéressent en particulier ?

E.L : Les projecteurs que j'utilise sont en effet des projecteurs de théâtre, les projecteurs par excellence presque. Mais l'usage que j'en fais tente d'une certaine manière de les « retourner » : là où un projecteur doit donner à voir quelque chose, mettre cette chose en lumière, dans mon installation il se retrouve tout autant montré lui-même que montrant quelque-chose. Et cette « chose » qu'il montre est soit un autre projecteur, soit un spectateur. Le projecteur ici fonctionne comme un jeu de miroirs, ce qu'il montre est avant tout l'acte de montrer.

A.O : Depuis quelques années les images sont présentes dans tes œuvres au même titre que les sons et les textes. Comment travailles-tu avec ces différents éléments, lequel constitue le point de départ dans ton travail ?

E.L : Je ne suis pas sûr qu'il y ait de point de départ typique pour moi. Chaque projet procède d'une

intuition qui n'est pas liée à un médium ou à une technique spécifique. C'est au contraire cette intuition de départ qui va provoquer et nécessiter ses propres moyens, qu'il s'agisse d'une technique que je maîtrise déjà ou d'une que je devrais apprendre pour mener à bien chaque projet.

A.O : L'importance de l'expérience physique, sensorielle de ton installation mène à la sensation d'être face à une œuvre unique, individualisée. Penses-tu à la place du visiteur au moment de l'élaboration de la pièce ?

E.L : C'est une préoccupation constante pour moi. Mes premières réflexions sur la pratique artistique étaient déjà baignées du concept d'implémentation du philosophe américain Nelson Goodman, qui développait cette théorie selon laquelle une œuvre qui reste dans un tiroir n'est plus une œuvre. C'est aussi ce qui restera de la querelle historique sur l'art minimal américain. D'une certaine manière je cherche dans la plupart de mes pièces à faire en sorte que chaque spectateur vive une expérience spécifique, individuelle, dans laquelle il aura pris une part active, physiquement et intellectuellement.



Photo Emmanuel Lagarrigue